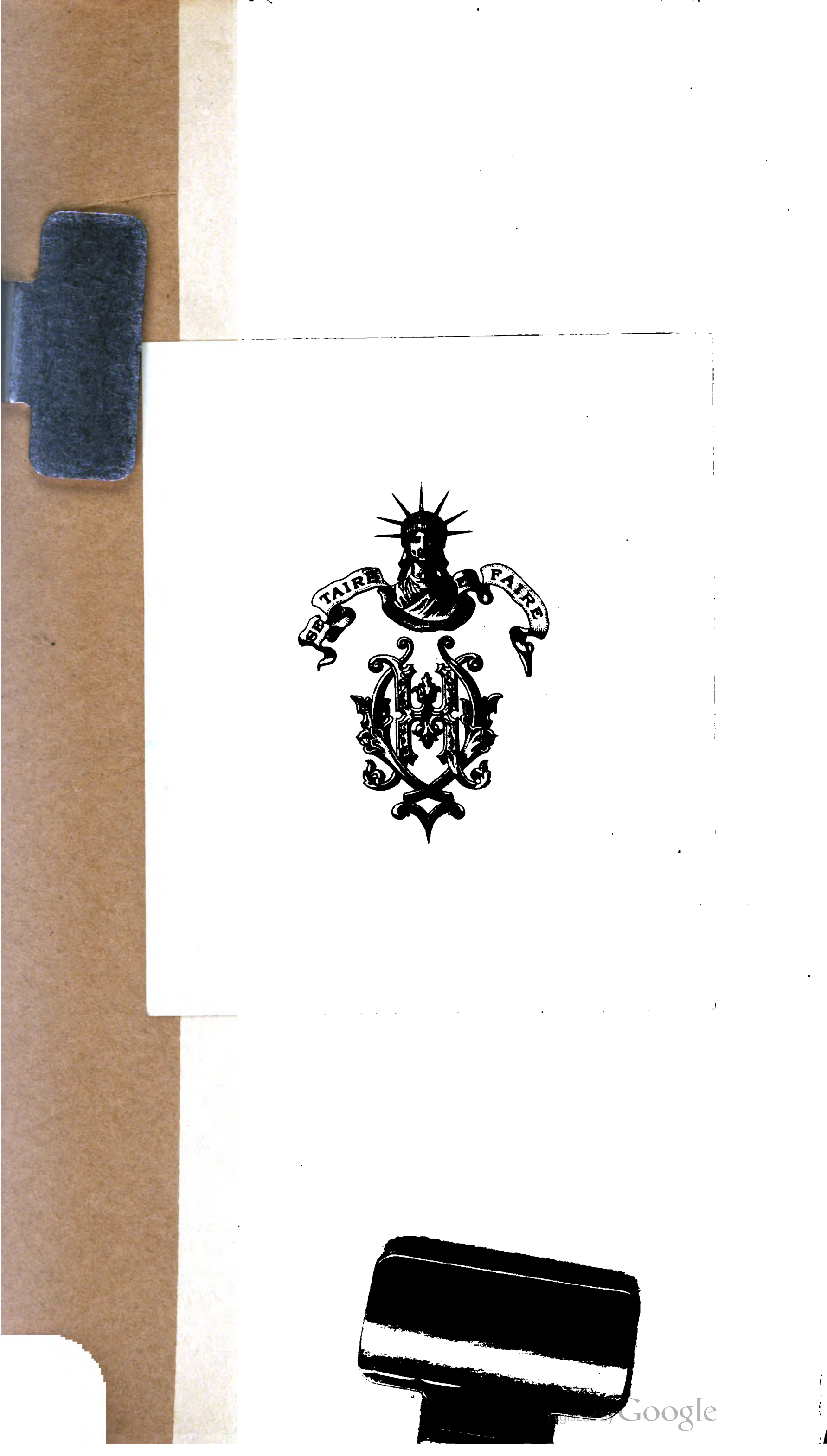
Saint-Maurice — Éloge de Vauvenargues.


SE TAIRE
FAIRE

ÉLOGE

DE VAUVENARGUES.

ÉLOGE

DE VAUVENARGUES.

DISCOURS

QUI A OBTENU UN PRIX D'ÉLOQUENCE A L'ACADÉMIE D'AIX EN 1821.

PAR CH. DE SAINT-MAURICE.

> Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence?
>
> VOLTAIRE.

PARIS,

CHEZ DOMÈRE, LIBRAIRE,

RUE DU CIMETIÈRE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 4.

1821.

ÉLOGE

DE VAUVENARGUES.

Un jeune homme, jeté d'abord au milieu des camps et des hasards de la guerre, où l'appellent et sa naissance et le vœu de sa famille, contraint bientôt de quitter une carrière où les fatigues ont épuisé ses forces sans abattre son courage, se réfugie au sein de la retraite et du silence, et demande à l'étude la consolation d'une existence douloureuse : en proie à tous les maux, à toutes les souffrances, il féconde sa pensée par de sublimes méditations ; à l'aspect du trépas qui s'avance avec les tourmens d'une longue agonie, il trace à la hâte les inspirations de son cœur ; il veut léguer au bonheur de la postérité le fruit de ses veilles, et tombe au milieu de ses travaux inachevés. Inconnu

pendant sa vie, la même obscurité couvre son cercueil. Tout-à-coup une voix imposante, une voix dont la France et l'Europe respectent les décrets, s'élève * : interprète de la reconnaissance nationale envers les défenseurs de la patrie, elle appelle les regrets et les larmes de la France sur la tombe d'un d'entre eux, qui la servit de son épée et l'illustra par son génie ; elle lui révèle un grand homme qu'elle ignore, et la France, avertie par ce double appel de l'amitié et de la douleur, place avec orgueil Vauvenargues à côté des Montaigne, des La Rochefoucault et des La Bruyère.

Ainsi donc, la gloire n'a pas éclairé les derniers momens de son existence ! Mais Voltaire a vengé son ami. C'était assez peut-être pour l'éclat de son nom ; cependant la reconnaissance nationale lui devait un plus solennel hommage ; et aujourd'hui une société littéraire, acquittant le tribut de la patrie, demande son éloge à l'Eloquence. Il

* Voltaire, Éloge des Officiers morts dans la guerre de 1741.

fut votre compatriote, Messieurs; il naquit dans votre heureuse province, sous ce beau ciel toujours favorable aux talens. Sa gloire, répandue dans le monde, a cessé de vous être propre, mais elle n'a pas cessé de vous être chère. L'hommage que vous lui rendez maintenant ajoute à cette gloire et à la vôtre.

L'intérêt qui s'attache à la vie et aux ouvrages d'un grand écrivain ou d'un philosophe illustre, se répand sur l'âge qui les a vus naître, et c'est au milieu de leurs contemporains que l'œil de la postérité les cherche et les contemple. Il semble qu'avant de connaître ce qu'ils ont fait pour leur siècle, elle veuille savoir ce qu'il avait fait pour eux. Portons donc nos regards sur l'état de la France, à l'époque de la naissance de Vauvenargues.

Louis XIV, après avoir long-temps survécu à sa gloire, était descendu dans la tombe, et le plus beau siècle de la France y étoit descendu avec lui. Un trop long règne avait lassé l'admiration de ses ennemis

et l'enthousiasme de son peuple ; de grands revers avaient succédé à de grands triomphes, et la fortune, terrible dans ses retours, avait épuisé toutes ses disgrâces sur la vieillesse d'un roi toujours supérieur à l'adversité : elle semblait même vouloir faire expier à sa cendre la splendeur et l'éclat qui l'avaient long-temps environné sur le trône. Mais tandis que le char funèbre qui portait la dépouille mortelle du Grand Roi roulait au milieu des malédictions et des insultes d'un peuple aveugle dans son ressentiment, le deuil des lettres et des arts consolait et vengeait l'ombre royale des outrages prodigués à sa mémoire.

La mort de Louis XIV fut le signal d'une révolution générale dans la littérature. Les grands hommes du grand siècle l'avaient élevée à un degré de perfection, modèle et désespoir des âges suivans ; mais le spectacle de leurs chefs-d'œuvre avait répandu partout une généreuse émulation et des principes de goût qui promettaient à la France de nouvelles richesses. L'impulsion donnée du

haut du trône à tous les talens par la main puissante de Louis, l'appel à toutes les connaissances proclamé par la voix d'un Monarque éclairé, avaient jeté dans tous les rangs de la société le besoin de la gloire. La nation toute entière avait paru s'élever à la grandeur que lui promettait son souverain : mais, devant les nuages qui avaient obscurci les dernières années de son règne, s'était évanoui le bonheur. Les nombreuses vicissitudes de la fortune réveillent les esprits de cette insouciance de l'avenir qui est l'effet d'une longue prospérité, et les conduisent par la crainte à la réflexion : alors commence le règne d'une raison sévère; dè l'habitude de réfléchir naît bientôt celle de tout soumettre aux règles du raisonnement et aux calculs de l'analyse. C'est l'époque des ouvrages pensés avec profondeur et avec une sorte de hardiesse; ce n'est plus le siècle du génie, c'est celui des talens et des connaissances. . . . .

Vauvenargues * était l'héritier d'un nom

* Né à Aix, le 10 août 1715.

distingué dans les fastes de la noblesse de Provence. Son éducation, toute militaire, fut analogue à la profession qu'il devait embrasser. La volonté de ses parens lui prescrivait de suivre la carrière des armes, où ses ancêtres avaient conquis leur illustration; et lui montrait, au milieu des champs de bataille, la gloire *dont les premiers regards sont plus doux que les feux de l'aurore.* * Ainsi Vauvenargues n'avait point à choisir; déjà son jeune cœur palpite au récit des exploits de nos guerriers, et, à peine sorti de l'enfance, il vole en Italie, sous les drapeaux de l'armée française.

Comment Vauvenargues, étranger à toute espèce d'étude littéraire, dont l'esprit et le goût ne furent pas cultivés par l'éducation, devint-il un grand moraliste et un écrivain distingué? Comment son talent put-il se conserver et se mûrir dans le tumulte et l'agitation des camps? Comment put se former le philosophe sous la tente du soldat?

* Vauvenargues, *Max.* 382.

Telles sont les questions qui se présentent à l'esprit étonné, en lisant le premier ouvrage de Vauvenargues, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

S'il est un talent qui puisse aisément se passer du secours des connaissances littéraires et de l'étude des grands modèles; qui, ne devant rien qu'à lui-même, renferme en lui le germe de ses plus heureuses inspirations; qui, libre dans ses développemens, marche sans guide et sans auxiliaire au noble but qu'il se propose; c'est sans doute le talent de l'écrivain moraliste. Chez lui, la pénétration de l'esprit, la sensibilité, l'élévation des pensées, un sens droit, suppléent l'instruction pour former son goût et son jugement : tandis que l'homme de lettres, en général, a besoin de toutes les ressources d'une littérature profonde et variée, et doit interroger les chefs-d'œuvre pour en découvrir les secrets, pour en approfondir les mystères; tandis qu'il cherche la gloire dans l'imitation des grands maîtres, le moraliste

observe l'homme au milieu de la société : le monde, voilà le seul livre qu'il consulte, le seul livre où il puise des leçons toujours utiles, des instructions toujours nouvelles. Quel spectacle, en effet, plus intéressant que celui de l'homme ! quelle source plus féconde en grandes vérités, en émotions délicieuses, que l'étude de cet esprit, moteur de la matière à laquelle il est enchaîné, capable avec ses chaînes de parcourir la durée des siècles et l'immensité de l'espace, assez faible néanmoins pour se briser, en quelque sorte, contre un atôme ; de ce cœur, théâtre fertile en scènes toujours variées, où les plus grandes vertus naissent à côté des plus grands vices ; où les passions, sous une infinité de formes, produisent une infinité de faits bizarres et presque incroyables !

L'homme qui a reçu du ciel le talent de l'observation, cette philosophie du cœur qui aspire à éclairer ses semblables par la voix de la raison, cette sensibilité expansive qui embrasse l'univers, n'a rien à craindre

des vicissitudes et des caprices du sort. Dans quelque situation qu'il se trouve, les révolutions de sa destinée respectent la noble faculté qui le distingue, n'altèrent pas le sentiment généreux qui l'anime. Dans les palais de l'opulence ou sous le toît de la pauvreté, au sein des villes ou sur les champs de bataille, son amour pour le genre humain conserve toute sa vivacité. Calme et tranquille, il observe les spectacles divers que lui offre la scène du monde; s'il est forcé lui-même d'être acteur sur ce vaste théâtre, il trouve dans cette nécessité le moyen d'être plus sûrement utile à la société. Heureux quand il peut remplir un rôle actif! Il doit chercher à pénétrer dans l'intérieur des hommes, à se trouver mêlé à leurs intérêts. Lorsqu'il s'est placé ainsi dans la confidence de leurs passions et de leurs vices, il en voit l'affreuse nudité, dépouillée du masque de l'hypocrisie; et détournant ensuite ses regards de ces grands tableaux de la société, il interroge sa pensée sur cette diversité étonnante d'actions, de folies et de croyances, sur les impressions que ce spectacle a

laissées dans son esprit : alors ses sensations deviennent des idées, et, de ses souvenirs, se forme la vraie philosophie, celle que donne l'expérience.

Mais, si pour bien connaître les hommes il faut vivre avec eux, pour les juger, pour les peindre, il faut s'éloigner de leur société. C'est dans la retraite qu'on juge les passions en ne les partageant pas; c'est là qu'on peut plaindre ses semblables sans être exposé à les haïr. Tel est le monde : de près il irrite le sage, de loin il excite sa compassion. Dans la retraite, la nature reprend tous ses droits, le sentiment s'épure, la raison se perfectionne; c'est là que Vauvenargues fortifia son âme et régla son éloquence.

Il était né avec une complexion faible et délicate, et, dès le berceau, avait commencé avec la douleur une lutte cruelle, qui devait se terminer par une mort prématurée. Il semblait que le ciel eût ainsi voulu l'avertir que sa vie était dévouée toute entière à l'in-

fortune, et que le bonheur ne devait lui sourire que dans la tombe. Peut-être Vauvenargues dut-il au sentiment secret d'un trépas anticipé, cette mélancolie douce et tendre qu'il a répandue dans ses écrits; peut-être ces lugubres idées de la mort, qui jetèrent un nuage de tristesse sur les premières années de sa vie, en laissant dans son esprit une impression vive et profonde, éveillèrent-elles en lui le besoin de la méditation. Les religieuses pensées sont l'espoir et la consolation de l'homme malheureux et souffrant : à l'aspect de la tombe, il se replie, pour ainsi dire, sur lui-même, et tâche de s'élever à la connaissance de son être. Le besoin des émotions se réveillant dans son cœur avec plus d'énergie, le porte à tout voir, à tout éprouver, à tout sentir, et agite sa pensée en même temps qu'il l'éclaire. Le concours des événemens au milieu desquels fut placée la jeunesse de Vauvenargues, servit à développer en lui le germe du talent qu'il avait reçu de la nature. Son premier soupir avait été pour la gloire, et il apporta dans la carrière militaire le désir de la célé-

brité avec le besoin de s'en rendre digne : tel est le caractère d'une belle âme ; elle refuse une estime qu'elle ne croit pas avoir méritée, et pour qu'elle en accepte l'hommage, il faut que la voix de la conscience réponde à la voix de l'opinion publique qui l'a décerné. Aussi, rarement la gloire est-elle le prix du vrai mérite ; car, tandis qu'il la cherche dans la rigide observation des devoirs, l'intrigue s'en empare, et la médiocrité couronnée insulte au talent obscur et méconnu. Les camps, sur-tout, sont le théâtre de ces odieuses usurpations : le mérite ne peut guère s'y élever, s'il n'est soutenu par la faveur et secondé par les circonstances.

Je ne suivrai point Vauvenargues aux champs de l'Italie, dans les rangs de l'armée française, où la supériorité de son esprit et ses qualités modestes ne lui valurent que le respect et l'amitié de ses camarades. Je ne le montrerai pas non plus cherchant la gloire dans de nouveaux dangers, accourant avec le maréchal de Bellisle aux plaines de la Bohême, et partageant l'honneur de cette retraite

triomphante *, où la valeur française brilla d'un si vif éclat. Guerrier, Vauvenargues n'a pas besoin de nos éloges; l'éloquence inspirée par l'amitié, a élevé à son courage un monument** digne de lui et de ses généreux compagnons d'armes. Ses plus beaux titres sont ceux d'écrivain et de moraliste; c'est sous ce double rapport qu'il faut l'examiner. Je me hâte donc d'arriver au moment où Vauvenargues embrassa la nouvelle carrière qui devait le conduire à la célébrité.

Les fatigues de la guerre avaient entièrement détruit sa santé, qui toujours avait été chancelante; neuf années de services n'avaient été que faiblement récompensées; le jeune officier résolut de quitter une carrière ingrate, où il n'avait pu trouver même un dédommagement honorable de la mort douloureuse dont elle lui laissait la perspective. L'injustice révolte les cœurs généreux : il y a en eux l'instinct d'un noble orgueil, qui s'indigne des triomphes de l'intrigue, et le

* La retraite de Prague.

** Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741.

sentiment d'une dignité morale, qui recule devant les moyens de la bassesse. Vauvenargues, inconnu, sans protection, n'avait pour recommandation à la faveur, que ses services et son mérite : il fut oublié; mais sa santé épuisée l'avertissait d'abandonner la carrière des armes ; il voulut embrasser celle des négociations, et sollicita auprès du ministre des affaires étrangères un emploi dans la diplomatie. Des promesses bienveillantes avaient encouragé ses timides espérances ; déjà il se préparait à se rendre digne de la protection d'un ministre, * qu'avaient intéressé à sa fortune son talent et ses malheurs, quand une maladie longue et cruelle vint l'atteindre au sein de sa famille, au milieu de ses nouvelles occupations, et ne lui permit plus que l'espérance d'une mort prochaine, comme le terme de ses maux.

Comment se défendre d'attendrissement, en voyant sur son lit de douleur ce jeune homme encore à la fleur de l'âge, et dont l'existence n'a été qu'un tissu d'infortunes

* M. Amelot.

et de souffrances? Qui pourrait refuser à son sort les pleurs de la pitié? O vous que vos talens appellent dans la carrière des lettres, et dont j'entends les plaintes s'élever contre les obstacles dont elle est semée, contre les peines et les disgrâces dont la gloire est le prix, venez contempler ce philosophe de trente ans; calme, impassible, la douleur ne lui arrache pas une plainte, un murmure; une philosophie sublime soutient et affermit sa constance; son âme a conservé toute sa force, son esprit toute son activité. L'approche de la mort est l'épreuve la plus terrible d'une conscience coupable; alors commence pour elle l'expiation des fautes, avec les souvenirs qui l'assiègent, et les remords qui la déchirent. Cet instant fatal est, au contraire, le triomphe de l'homme vertueux; ses adieux à la vie sont encore des leçons de courage et de vertu : Vauvenargues recueille sa pensée et ses souvenirs, et soutenu par l'espérance d'être utile à la société, il confie au public le fruit de ses études et de son expérience.

*L'homme semble en disgrace** chez la plupart des écrivains moralistes, qui ont précédé Vauvenargues. Dans tous on remarque une haîne presque égale de l'humanité, et pour me servir encore de l'expression de notre jeune philosophe, *c'est à qui chargera de plus de vices le genre humain***. Ils se sont écartés du but que se propose la morale. Pour réveiller dans le cœur de l'homme l'amour de la vertu, pour le rendre au sentiment de sa dignité, il ne suffit pas de lui montrer l'instabilité de sa raison, de l'effrayer par le hideux tableau de ses excès et de ses folies. Aux leçons de l'austère vérité il faut mêler les préceptes d'une morale douce et bienveillante, qui apprenne à l'homme qu'il est né pour la vertu, que la nature en a déposé le germe dans son cœur : tel est le premier devoir du moraliste; et cependant presque tous nos philosophes, loin de se borner à peindre, à juger l'homme, ont été jusqu'à le dénaturer.

* VAUVEN., *Max.* 619.

** *Ibid.*

A l'aspect des maux de sa patrie, au milieu des saturnales sanglantes de la guerre civile, Montaigne gémit et pleure ; il voit le crime triomphant persécuter la vertu, et le fanatisme agiter ses torches funèbres; les cris des bourreaux et des victimes retentissent à ses oreilles; quand il cherche l'humanité, l'homme s'offre partout à ses yeux cruel et féroce; alors il s'écrie, dans son indignation, que la nature a mis dans son cœur un instinct d'inhumanité *. Bientôt entraîné par les conséquences fatales et nécessaires de ce principe, Montaigne fait de la conscience l'ouvrage de la coutume et l'esclave des préjugés **, et renverse ainsi tous les fondemens de la morale.

Mais, non moins que Montaigne, il calomnie l'homme et outrage la conscience, ce philosophe *** qui ramenant toutes nos ac-

* Nature a, crains-je, attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. — *Ess.*, liv. II, ch. XI.

** Les lois de la conscience, qu'on dit naître de la nature, ne naissent que de la coutume. *Ess.*, liv. », ch. XXII.

*** La Rochefoucault.

tions à l'intérêt, le considère comme le motif de toute notre conduite, admet l'égoïsme comme base de nos qualités, et par cette flétrissante erreur détruit toute confiance dans la vertu, et déshérite la vie de toute espérance de bonheur. Avec le triomphe de ce principe cruel et funeste tout tombe en ruines, nos affections se concentrent en nous-mémes, les âmes se resserrent et se glacent; plus de générosité, plus de nobles transports; la clémence qui pardonne n'est que le mouvement d'une vanité qui insulte, ou de la faiblesse qui n'ose punir; la bienfaisance, un orgueil qui se paye d'avance de ce qu'il donne, un art de faire de légers sacrifices pour en obtenir de plus grands; la reconnoissance, une flatterie intéressée d'un cœur ingrat; l'amitié même n'est plus qu'un froid calcul, et notre sensibilité qu'une ridicule affectation.

On chercherait en vain dans La Bruyère cette philosophie indulgente qui cherche à consoler l'homme en lui montrant les ressources qu'il conserve pour la vertu, et *re-*

lève à ses yeux sa force bien plutôt que sa faiblesse *. Le livre des Caractères semble être la satire de l'humanité : c'est, il est vrai, une satire ingénieuse et fine, où l'on ne rencontre jamais la plaisanterie qui diffame, et le sarcasme qui veut avilir; mais quoique la morale de La Bruyère soit généreuse et sévère, quoiqu'elle éclaire l'esprit et parle à l'imagination, rarement elle va jusqu'à émouvoir le cœur.

La philosophie de Pascal, fière et sublime, jette dans l'âme la terreur, loin d'y faire passer la persuasion. Appuyé sur la religion, et les regards élevés vers le ciel, chassant devant sa verge inexorable les passions et les vains plaisirs de l'homme, il le place entre l'abîme du néant et l'espérance d'une éternelle vie. Au sein de sa religieuse solitude, loin du spectacle du monde, dont les souvenirs ne lui rappelaient que l'infortune et la persécution, cette âme ardente et vertueuse retrempait dans le silence sa haîne contre le

* Vauven., *Réflex. sur nos Poètes.*

genre humain, et s'élevant au-dessus de la terre, dans la hauteur de ses pensées, n'en descendait jamais avec l'accent affectueux de l'indulgence, pour consoler la faiblesse, mais avec la voix terrible d'une vérité austère pour l'épouvanter. La morale de Pascal attriste, parce qu'elle n'est que le tableau fidèle des misères humaines, et l'on sait que les hommes se dirigent bien moins d'après les jugemens de leur esprit, qu'ils n'obéissent aux affections de leur âme.

L'espèce humaine calomniée attendait un défenseur, et Vauvenargues paraît pour la justifier. Tandis que la voix de la plupart des philosophes trompés par leur sentiment, égarés par leur indignation, à l'aspect de l'homme dépravé par ses institutions, s'élève contre la nature et l'accuse en s'écriant : Il n'y a pas de vertu! Vauvenargues descend dans le cœur de l'homme, il reconnaît à travers toute sa perversité les traces d'une primitive excellence et d'un noble instinct vers le bien, que les erreurs de la raison en

délire * et des passions aveugles peuvent altérer souvent, mais ne peuvent jamais entièrement effacer, et il s'écrie : La vertu existe ! **

Vauvenargues, dans *l'Introduction à la connoissance de l'esprit humain*, et dans ses *Maximes*, s'attache toujours à rappeler à l'homme son origine céleste et sa noble destination; il relève sa nature à ses yeux, il cherche à l'agrandir pour lui inspirer une généreuse confiance en lui-même, et ses accens sont toujours ceux d'une raison affectueuse et éloquente. Ce sentiment d'un tendre amour pour l'humanité, il le reproduit avec une heureuse variété d'expressions ***, et la réhabilitation de l'espèce humaine semble être le but de ses efforts; mais cependant ce noble désir ne l'égare jamais. Toujours méthodique et profond, il creuse les principes, développe les conséquences, démontre à l'homme ce qu'il doit être, et

* Vauven., *Max.* 13.
** *Ibid.*, 296.
*** *Ibid.*, 299, 432, 618, 619, etc.

fournit toujours à la raison des armes puissantes contre les révoltes du cœur.

Dans *l'Introduction à la connoissance de l'esprit humain*, la critique sévère reproche à Vauvenargues des erreurs. Cet ouvrage était l'essai de l'auteur, le cadre était trop vaste, et l'on sent que, pour le remplir parfaitement, il fallait une grande maturité d'esprit, un grand nombre de connaissances. Vauvenargues n'avait étudié l'homme que tel qu'il se montre dans la société. *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain* exigeait plus que le talent de l'observation, plus que de la pénétration et de l'esprit. En lisant cet ouvrage, on reconnaît la faiblesse de l'auteur, qui lutte en vain avec son sujet, et qui tâche de suppléer à l'insuffisance de ses moyens par l'énergie de son âme et l'indépendance de son imagination. Mais on pardonne facilement à l'audace généreuse d'un esprit droit et vigoureux, dont l'allure est libre et fière, et qui, rejetant le joug des préjugés, dédaigne les routes ordinaires et marche à la vérité par des sentiers qu'il s'est

tracés lui-même. Réduit à ses propres forces, n'ayant pour guide que son bon sens et la rectitude de son jugement, il doit s'écarter quelquefois du but; mais ses erreurs même portent l'empreinte de l'originalité, elles sont marquées du sceau de la loyauté et de la franchise. Quand il atteint à la vérité, il la présente d'abord au cœur pour obtenir la conviction de l'esprit, et c'est par le sentiment qu'il arrive à la persuasion.

C'est sur-tout dans ses *Maximes* que brille le talent de Vauvenargues; ce sont elles qui l'ont placé à côté de La Rochefoucault. Là, se développe son âme aimante, et la sévérité de la morale est tempérée par une douce indulgence : la concision, la profondeur et la finesse s'y unissent aux plus nobles mouvemens de l'éloquence. Une raison forte et éclairée guide toujours la plume du moraliste, et son style, frappant par l'énergie, intéresse encore par sa candeur : au sein même de l'indignation et de la haîne vigoureuse que le vice lui inspire, on trouve un fonds de bonté qui écarte l'idée d'un esprit cha-

grin ou d'un censeur trop austère; car la connaissance sûre et profonde du cœur humain serait une science stérile sans l'indulgence qui sait la féconder : le coup-d'œil de Vauvenargues ne suffit pas, il faut avoir son âme. Un sec moraliste pourrait, en voulant éclairer l'homme, ne faire que l'irriter : Vauvenargues ne l'abandonne pas lorsqu'il l'a blessé; il lui tend les bras, il pleure avec lui, il le console et l'encourage. S'il l'effraie par le tableau du vice, il l'anime par le tableau de la vertu. Qu'elle est belle sous son pinceau! qu'il est doux d'arriver jusqu'à elle sous un tel guide!

A cette douce indulgence, à cette sensibilité exquise répandue dans tous ses écrits, Vauvenargues unit le naturel, qui résulte de l'analogie de l'esprit avec le caractère, du cœur avec le jugement. C'est là peut-être la première source de l'intérêt qu'inspire l'auteur : on croit le voir en le lisant; tout ce qu'il dit, il le sent : loin de lui les tours d'une ingénieuse symétrie qui décèlent un écrivain plus occupé des mots que des choses;

le philosophe subordonne toujours à l'idée la manière de la rendre. Ses réflexions partent de son caractère ; ses pensées sont, pour ainsi dire, un secret qui lui échappe ; et cette réunion de qualités fait naître dans l'esprit du lecteur un sentiment plus flatteur que celui de l'admiration ; on aime Vauvenargues, on regrette de ne pas l'avoir connu.

Vauvenargues au milieu d'un siècle qui semblait proscrire toutes les religions, toutes les croyances, préserva ses écrits de son influence pernicieuse ; alors une philosophie destructive et funeste proclamait ses rêves et ses systèmes, érigeait en problèmes les plus saints devoirs, et interrogeant les droits du diadème et de l'autel, évoquait lentement le fantôme d'une révolution qui devait tout renverser. Déjà l'esprit novateur répandait partout son dangereux poison, et l'athéïsme déifiant les passions voulait ôter à la vie ses illusions, à la vertu ses espérances. Vauvenargues est sourd à la voix de l'erreur qui publie autour de lui ses mensonges. Son indignation dénonce et flétrit

ces esprits forts qui cherchent une honteuse célébrité dans l'excès et dans l'effronterie de leur impiété, et qui *se placent au rang des génies seulement parce qu'ils méprisent les institutions religieuses* *. Non, c'est en vain qu'une secte impie voudrait compter Vauvenargues au nombre de ses apôtres ; il ne lui appartient pas. Sa morale est empreinte d'une religieuse philosophie ; sans cesse, dans ses écrits, il en proclame la nécessité : gardons-nous de la confondre avec le pyrrhonisme, ce système insensé, fléau de la philosophie, dont il usurpe le nom et imite le langage, croyant participer à sa gloire, et la chargeant quelquefois de sa propre honte; système destructeur de toute idée philosophique, puisqu'il ne tend qu'à renverser toute vérité, qu'à saper les fondemens de la morale, à rompre les liens sacrés des lois, à détruire du même coup la vérité et la science, à opprimer la raison sous le prétexte de l'affranchir, à ne lui laisser enfin que l'avantage désespérant de creuser elle-même son

* Vauven., *Max.* 538.

tombeau. Dans Vauvenargues le doute s'arrête devant les mystères que la raison humaine ne saurait approfondir, et que le ciel, pour notre bonheur, a couverts d'une sainte obscurité : il ne les confond point avec ces objets vulgaires, naturellement soumis à notre examen ; il sait qu'on ne doit point assujétir les vérités éternelles aux systèmes ruineux de notre imagination, et exposer à la dérision des incrédules un absurde mélange d'idées humaines et de faits divins.

Il avait fait une étude particulière de la langue française ; il avait approfondi et comparé les chefs-d'œuvre de nos plus grands écrivains, et peut-être dut-il à ce travail, dont l'utilité est incontestable, cette correction, cette pureté de style qui distinguent ses écrits. Étranger aux lettres latines, réduit aux ouvrages français, il y avait cherché un supplément des connaissances dont l'avait privé une éducation imparfaite. Guidé par les conseils et le goût de Voltaire, il soumettait ses jugemens sur les auteurs français, à ce grand écrivain, qui lui prodiguait

la bienveillance et les soins d'une tendre amitié. Boileau, qui reprochait si amèrement au grand *Corneille* son goût pour Lucain, n'aurait pas sans doute pardonné à Vauvenargues la sévérité injuste qui a dicté son jugement sur Corneille lui-même. Nous trouvons une excuse de ses erreurs dans son caractère, dont la douceur s'effrayait peut-être des vertus farouches des hommes que fait parler Corneille, et de ce républicanisme sauvage qu'il prête aux héros de l'ancienne Rome. Mais le poète qui fit parler à l'amour le plus vrai, le plus harmonieux langage, l'auteur d'Andromaque et d'Iphigénie, devait plaire surtout au cœur de *Vauvenargues*; aussi lui donne-t-il la préférence sur *Corneille*. *Voltaire* voulut en vain relever ce dernier dans l'opinion de notre moraliste; toute son éloquence, la puissance, l'autorité de ses raisonnemens échouèrent dans la défense du père de la tragédie. Il ne put également triompher de la juste admiration que Vauvenargues avait vouée à l'auteur du *Télémaque*. Mais il était réservé à ce jeune écrivain de défendre un grand poète

et un grand philosophe, *La Fontaine* et *Pascal*, dont Voltaire osait presque mettre le génie en problême. On aime voir Vauvenargues combattre pour une cause si noble et si juste, et, dans cette lutte glorieuse, triompher de la partialité d'un aussi terrible adversaire.

Mais comment ce même écrivain, qui dans le jugement qu'il a porté sur La Bruyère, témoigne une admiration si sincère, si vivement sentie, de l'auteur des *Caractères;* qui, par une juste appréciation de son talent, rend un hommage éclatant et solennel au peintre qui crayonna le tableau des mœurs et des ridicules de ses contemporains; comment Vauvenargues a-t-il été injuste envers le plus grand des peintres, envers *Molière?* Il lui reproche la bassesse des sujets: *Tartufe*, *le Misanthrope*, conceptions sublimes, sont là pour répondre à sa critique. Mais ne voyons encore, dans ce jugement sur le prince des poètes comiques, que la faiblesse ou l'erreur d'une âme indulgente et géné-

reuse, qui, sans doute épouvantée par l'énergie de la peinture, et n'osant croire à tant de perversité et de vices, craignait de se placer, par le suffrage de son admiration, au rang des détracteurs de l'humanité.

Maintenant que le philosophe et l'écrivain vous sont connus, descendons dans la vie privée de Vauvenargues. Rarement cherche-t-on à connaître la vie privée d'un auteur, quand elle n'a contribué ni à sa réputation ni à sa gloire; mais le moraliste excite un intérêt de curiosité, qu'explique assez la nature de ses écrits; on veut savoir si sa conduite n'a pas démenti les leçons que sa plume nous a tracées.

L'histoire et les traditions littéraires ne nous apprennent presque rien des événemens de la vie de Vauvenargues; mais elles ne gardent pas le même silence sur son caractère. *Voltaire*, *Marmontel*, et d'autres écrivains ses contemporains, nous le représentent sous les traits intéressans du malheur, du talent et de la vertu. Il avait beaucoup

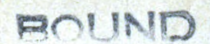
d'amis ; cette circonstance extraordinaire est la plus belle apologie de son cœur. Si ces témoignages ne nous attestaient ses qualités morales, la lecture de ses écrits suffirait pour convaincre que la douce philosophie qu'il y a répandue était l'inspiration d'une belle âme. Enlevé à la fleur de l'âge, Vauvenargues n'a pas joui de sa gloire. Les hommages de la postérité devaient consoler sa cendre de l'indifférence de son siècle ; elle a inscrit son nom parmi les hommes illustres de la France, et sa réputation semble devoir s'accroître encore ; elle est appuyée sur une base qui n'a rien à craindre des révolutions du temps. Panégyriste de l'humanité, Vauvenargues lui offre les consolations d'une philosophie bienveillante ; tant qu'il y aura des hommes, tant que parmi eux subsistera le culte de la vertu, tant qu'il y aura des cœurs amis d'une morale saine et pure, on lira, on aimera Vauvenargues, parce que l'amour de la vertu et de l'humanité respire dans ses écrits ; et à ce titre, plus honorable sans doute que ne le serait encore

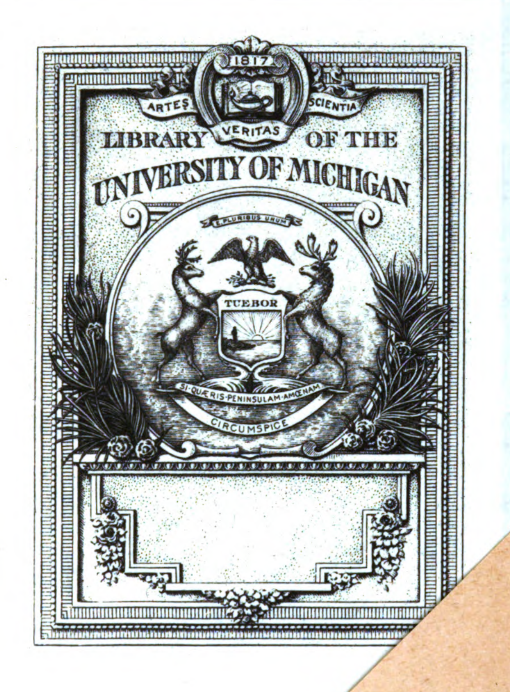
celui de grand écrivain, la reconnaissance publique le placera toujours, dans ses souvenirs et dans sa vénération, à côté de l'immortel auteur du *Télémaque*.

FIN.

Imprimerie de P. GUEFFIER, rue Guénégaud, n° 31.




BOUND


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

